

# Jean-Georges Martin, globe-trotter, journaliste et poète

Autor(en): **M.C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **9 (1979)**

Heft 7-8

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-830037>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

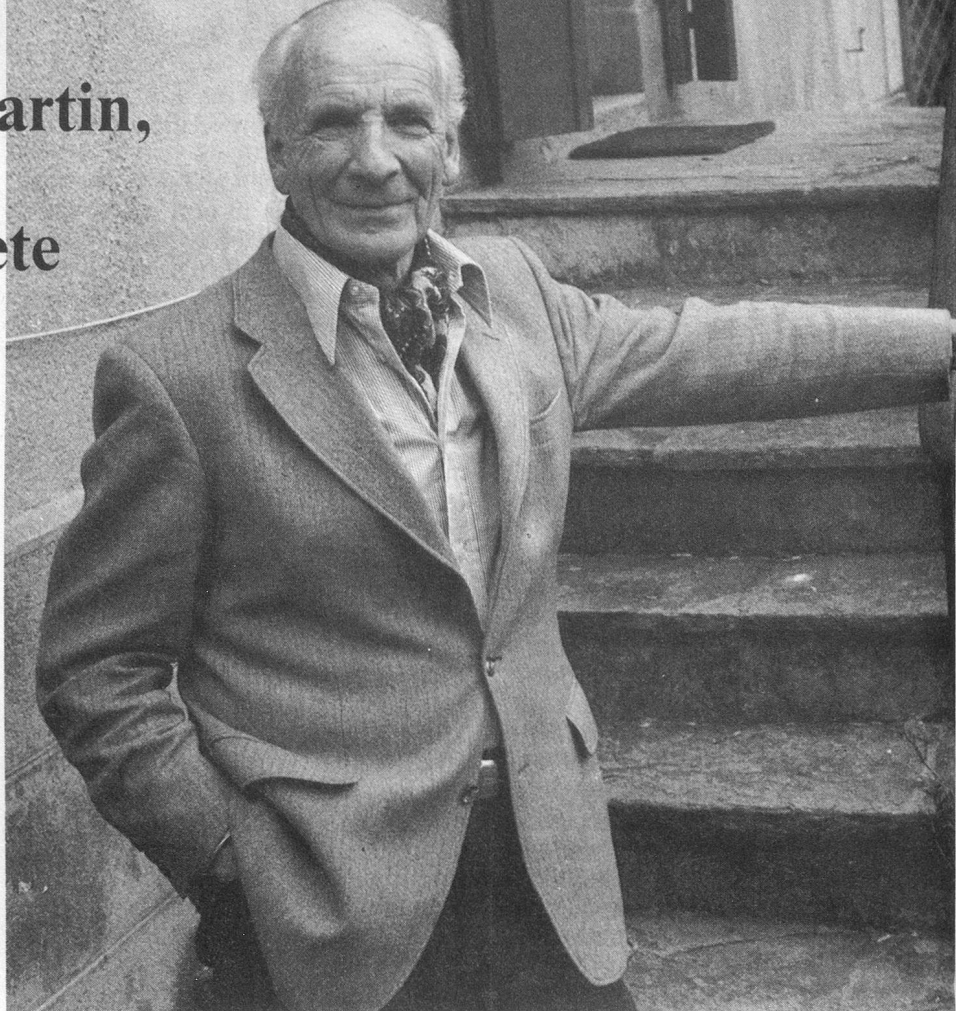
# Jean-Georges Martin, globe-trotter, journaliste et poète

Un portrait, par M. C.

«Ma vie peut se découper en tranches de trente ans chacune. Je suis actuellement dans la troisième...», me dit Jean-Georges Martin.

Il est grand, se tient très droit, il a la démarche d'un jeune homme mais ses cheveux sont blancs. Quand il sourit, c'est tout son visage qui sourit : de fines rides d'homme de la mer ou d'homme de la montagne, face au soleil, éclatent tout autour de ses lèvres et de ses yeux qu'il a très bleus. Son regard est ce qu'il a de plus étonnant : non pas perçant, parce qu'il est doux et amusé, mais intense. Peu de gens savent regarder ainsi et je me dis que c'est à la fois le regard du grand voyageur et celui du poète.

Tandis qu'il me narre ses périples autour de la planète, je prends des notes. Mais j'en suis encore à ses randonnées, sac au dos, dans l'île de Crète qu'il en est déjà, lui, au Japon. Je griffonne quelques lignes sur ses deux années à Rome (il était, à 23 ans, correspondant des publications françaises et suisses les plus importantes) qu'il m'a encore devancée et me raconte ses entrevues à Hollywood avec Françoise Rosay et Greta Garbo.



Il me montre sa carte de reporter de l'époque. Nous sommes en 1930 et je vois sur ce document délivré par l'*Illustration* la mention «Voyage autour du monde». Quel beau laissez-passer ! Le jeune Martin n'a alors que vingt-huit ans. Il terminera sa «première tranche» deux ans plus tard. Entre l'âge de vingt-deux ans et de trente ans, il a vraiment tout fait, tout vu : son train a été attaqué par des partisans en Sibérie, il a parcouru à pied les déserts américains, il a été commissaire à bord d'un pétrolier afin de faire, «sur le tas», un grand reportage sur le pétrole.

Je m'y perds un peu et je suis éblouie. A l'âge de trente ans, lorsqu'il revient en Suisse et qu'il se marie, il a déjà toute une carrière de globe-trotter derrière lui.

Je lui demande : «N'avez-vous pas été tenté de rester à l'étranger?»

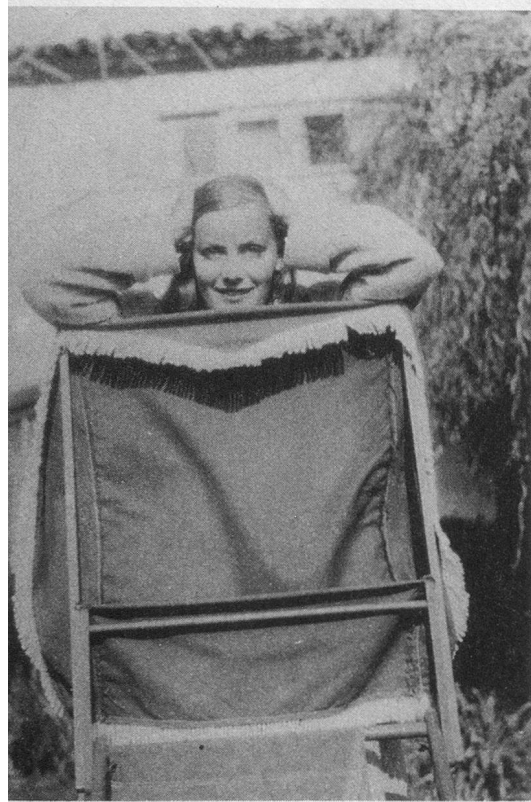
«Oui, bien sûr, j'y ai songé. Surtout lorsque l'on m'a proposé un poste de lecteur à l'Université d'Honolulu. Et puis aussi un «job» de gérant d'une grande plantation d'orangers, en Californie... Malgré cela, j'ai ressenti le besoin de rentrer au pays. Et c'est alors que la «deuxième tranche» a commencé, ce que l'on pourrait appeler la «tranche familiale».

Jean-Georges Martin, devenu père de famille, a de nouvelles responsabilités.

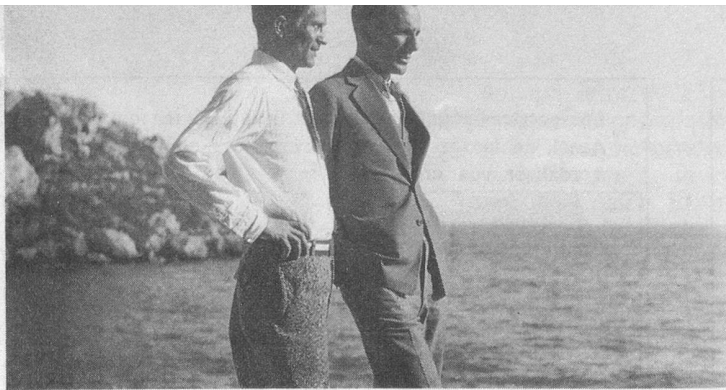
Il ne voyage plus. Journaliste libre pendant de longues années, il rencontrera beaucoup de gens et il écrira des centaines d'articles. Mais les articles s'envolent, s'oublent. C'est le côté éphémère, frustrant, du journalisme. Après avoir été rédacteur en chef de *L'Illustré*, il éprouve la nécessité intérieure d'écrire quelque chose qui reste, quelque chose où il pourra s'exprimer beaucoup plus profondément. Quelque chose où tout ce qu'il a engrangé comme impressions, comme visions au long de ses voyages de reporter remontera à la surface et se cristallisera en poésie. Ainsi naîtront les poèmes dont plusieurs ont paru dans les recueils *La Roue* et *Assis parmi les Escargots (fables)*, tous deux édités par les Editions Saint-Germain-des-Prés à Paris, en 1975 et en 1977, et «Nu», paru à L'Aire (Rencontre) en 1976.

Mais ce ne seront pas seulement les souvenirs grecs, japonais ou russes qui enrichiront sa poésie. Il n'a pas oublié son enfance, au bord du Léman (à Morges), ni les premières années de son mariage, dans le ravissant village de Begnins où, avec ses trois enfants, il a «rôdé» (il aime bien ce verbe) dans les champs et les bois. Il en reste à jamais imprégné.

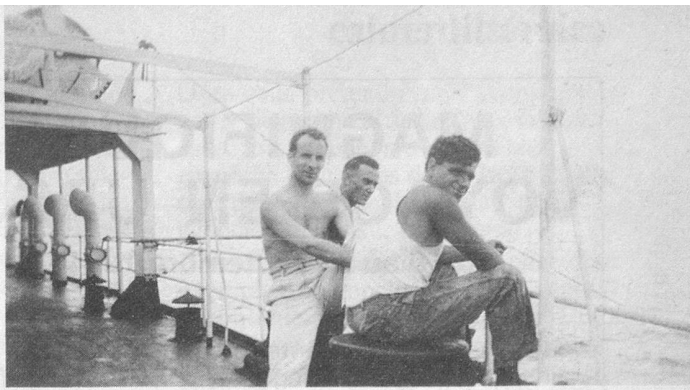
Nous en sommes donc arrivés à la troisième partie de sa vie, celle qu'il me permettra d'appeler «la tranche



Rencontre avec Greta Garbo à Hollywood.



Avec le Dr Paul Martin, pendant un voyage autour du monde.



Partie de pêche sur les côtes de Costa-Rica, en 1930.

poétique». Rilke disait qu'on ne devrait pas écrire de poésie avant l'âge de soixante ans, «car les vers ne sont pas, comme certains croient, des sentiments, ce sont des expériences». C'est en tout cas ce qui est arrivé à Jean-Georges Martin. Il avait écrit, écrit, toute sa vie. Et même de la poésie. Mais il y a belle lurette que ses poèmes de jeunesse ont disparu : perdus ou mis au feu. Son inspiration est si riche qu'il n'est pas de ces artistes parcimonieux qui gardent jalousement la moindre ligne. A partir de soixante ans, Jean-Georges Martin, qui en a maintenant le loisir, se remet à la poésie. Et les ouvrages mentionnés un peu plus haut seront publiés. Je lui demande s'il a autre chose en préparation. Il me répond, toujours souriant et comme amusé par lui-même, ne se prenant nullement au sérieux :

«Oui, j'ai deux... même trois... nouveaux volumes de poésie qui sont terminés et qui attendent un éditeur. Mais il n'y a pas que cela...» Il hésite et je le questionne. Il continue :

«C'est-à-dire que je viens de finir un roman...» Et comme se souvenant soudain d'une bricole oubliée :

«... Et je travaille aussi à un deuxième roman... Mais vous savez, tant de choses m'intéressent, mon jardin, par exemple.»

Voilà donc un nouvel aspect de cet homme surprenant. Sur ma demande, il enchaîne :

«Je cultive des fleurs, des légumes... J'adore les plantes; les animaux; les arbres tout pleins d'oiseaux et d'écureuils familiers... Filer au jardin, c'est parfois une excuse pour ne pas écrire; la fuite devant la page blanche...»

Lui, paresseux? C'est mon tour de sourire. Viendrons-nous jamais au bout de ce que ce reporter (dont il n'a fait qu'esquisser les aventures), ce journaliste (il a aussi écrit, me dit-il en passant, une *Histoire du sport suisse*), ce conteur (ses *Contes du Léman* viennent d'être réédités par la Matze, à Sion), ce poète, ce romancier, cet ami des bêtes et des plantes, a fait dans sa

vie? Il nous faudrait des jours entiers. Et l'heure de nous séparer approche. Je lui demande de me parler un peu de sa demeure actuelle. Il me la décrit si bien que, tout en regrettant de n'avoir pas pu encore m'y rendre, il me semble la connaître :

«Nous vivons à Chailly, dans une vieille maison pleine de coins et de recoins... Une des anciennes de la ville, avec des rajoutis, des dépendances, des couloirs biscornus... Une fouine a élu domicile dans les combles. Des poules se baladent en liberté au potager en compagnie du chat et y font bien des dégâts... Et puis il y a un blaireau, avec sa belle pelisse luisante et flottante, qui monte chaque soir, du vallon de la Vuachère, pour faire un tour chez nous... Sans oublier le renard qui, ayant une famille à nourrir, se livre à des vérifications de poulailler parfois sanglantes...»

Jean-Georges Martin me raconte tout cela avec sa tranquillité souriante. A septante-sept ans (on lui en donne vingt de moins) il ne ressent aucune amertume, aucun regret de ce qui a été et de ce qui n'est plus. Car tout ce qu'il a vécu est encore là, infiniment présent.

Avant de nous quitter, il me montre son talisman : c'est un sou américain qu'il sort avec précaution d'une petite enveloppe. Il m'explique :

«C'est mon porte-bonheur. Le capitaine du pétrolier dont je vous ai parlé me l'a donné, au terme de notre voyage, en guise de «salaire» — car bien sûr, en tant que reporter à bord je n'étais pas payé, bien qu'ayant été engagé comme «purser». Regardez-le bien. Toute pièce de monnaie a un côté face et un côté pile, n'est-ce pas? Eh bien, celle-ci a deux côtés face. Ce sont les hommes d'équipage qui l'ont fabriquée pour moi avec beaucoup d'habileté. Il y a cinquante ans que je la garde dans mon portefeuille. Et comme vous le voyez, elle m'a vraiment porté chance...»

Cela est dit avec une pointe d'humour. Car il doit bien le savoir : ce n'est pas ce précieux «penny» qui lui a porté bonheur. C'est lui-même qui a su mener à bien sa vie aventureuse : aventure du voyage; aventure de l'écriture. Une vie fabuleuse et modeste, loin d'être terminée.

M. C.



Jean-Georges avec Minou Drouet à «L'Illustré».